

beaucoup d'énergie à arrêter de s'étonner. Ce qui ne veut pas dire devenir cynique ou penser que tout le monde est potentiellement un violeur ou un homme violent, mais plutôt arrêter de croire à des idées pour regarder les choses en face, un peu froidement. Je viens de voir la rediffusion de l'émission *Ça commence aujourd'hui* de Faustine Bollaert, au cours de laquelle la fille de Dominique Pelicot témoignait. C'était bien avant le procès, bien avant que l'on connaisse tous les détails horribles. Sur le plateau, la réaction des participants qui découvraient son histoire était de dire: c'est impensable. Je trouve que le mot 'impensable' est important, parce que, si on n'a pas la capacité de penser les faits, si on a construit l'idée que ces hommes sont incapables de violence, alors on va passer à côté d'autres éventuels signaux. Quand on n'est pas entraîné à repérer les choses, et que la possibilité de violence est impensable, alors les violences se produisent. Ne pas penser donne une forme de protection invisible. Il faut déconstruire ce qui empêche de penser.

Le code Napoléon (1804) stipulait que "la femme et ses entrailles sont la propriété de l'homme". Selon vous, il est clair que les mentalités n'ont pas évolué au même rythme que le droit.

C'est évident. Au procès, c'est édifiant. Les accusés ont commencé à se défendre en disant qu'ils avaient l'autorisation du mari, et que, selon eux, cette délégation de consentement valait consentement. On est toujours dans cette croyance que le mari possède la femme et qu'il peut en faire ce qu'il veut à partir du moment où il a autorisé sur elle. Ce n'est plus dans la loi, mais il faut que cela soit profondément ancré en eux pour qu'ils se disent: si le mari a donné son autorisation, je ne suis coupable de rien. Parce que Gisèle Pelicot n'existe pas dans cette équation. On voit donc bien que ce n'est pas une question de loi. On dit souvent aux féministes qu'elles ont désormais l'égalité en droit. Or, on constate que, culturellement, des situations de cet ordre produisent de fausses croyances.

Les viols ayant été filmés, on pourrait croire qu'ils sont incontestables. Malgré l'évidence, les accusés éludent, se dédouanent, quand ils ne mentent pas. Pourquoi ont-ils tant de mal à admettre la réalité des faits?

Je pense que si on commence à dérouler le fil, s'ils admettent que ce qui s'est passé est un viol, ils peuvent s'effondrer. Comme ils sont construits sur un mode binaire – être monstre à 100% ou être un homme bien – reconnaître le viol les fait basculer du côté de la monstruosité. Et le cerveau résiste à cette idée. De plus, leur entourage témoigne de leurs bons côtés. Il y a donc quelque chose qui empêche la prise

LE LIVRE



"En bons pères de famille" vient d'être réédité en format poche dans la collection Points Seuil (208 pp., 8,40 €).

de conscience. Mais le plus important pour moi, c'est la méconnaissance des violences sexistes et sexuelles. Les féministes insistent pour utiliser les bons mots: agression sexuelle et pas mains baladeuses, féminicide et pas crime passionnel... Il faut une qualification des faits plus factuelle et moins interprétée. Or du côté des hommes, il y a une méconnaissance de ce qu'est un viol. Certains accusés reconnaissent les faits tout en niant que c'était un viol. On voit bien qu'ils ne connaissent pas du tout le sujet, qu'ils n'ont aucune éducation en la matière. Ils pensent que si on n'a pas l'intention de violer, ce n'est pas un viol. Un viol, pour eux, c'est être dans un parking, un couteau entre les dents, avec l'intention de violer. Mais de manière générale, c'est toute la société qui a, elle aussi, du mal à reconnaître ce qu'est un viol.

Vous montrez que, dans nombre de procès, les victimes sont déconsidérées par les médias. Or le traitement médiatique est, ici encore, différent.

L'affaire elle-même empêche les travers médiatiques. Ici, il était complètement impossible d'aller à l'encontre de Gisèle Pelicot. D'une part parce qu'il y a des centaines de preuves filmées. D'autre part, parce que son profil correspond à ce que la société considère comme une bonne victime – même si on a essayé de la salir en montrant des photos d'elle dans des tenues affriolantes. Pour démontrer quoi, d'ailleurs? Qu'elle aurait cherché ce qui lui est arrivé? C'est horrible, mais c'est le jeu dégueulasse des avocats. Dans les médias, sur les plateaux de télé, il était impossible de dire qu'elle l'avait cherché. Donc il n'y a pas eu les débordements habituels du discours médiatique, qui met souvent en question la victime. Après, comme le dit très bien Valérie Rey-Robert, l'auteure d'*Une culture du viol à la française*, il faut faire attention à ne pas tomber, dans un second temps, dans l'héroïsation des victimes.

Pourquoi?

Parce que cela dessert celles qui auraient un profil moins socialement accepté ou moins de preuves à leur disposition. Il ne faut ni faire des exceptions sur le profil des victimes, ni en faire des affaires individuelles. Gisèle Pelicot est au centre d'une affaire exceptionnelle, mais héroïser la bonne victime, c'est encore permettre au langage patriarcal de distinguer les bonnes et les mauvaises victimes. Il faut au contraire continuer à décrypter, expliquer ce qui se passe, ce qui est en jeu, sans oublier qu'il y aura toujours des victimes qui auront moins de visibilité, moins d'éléments dans leur dossier, ce qui n'en fait pas de moins bonnes dénonciatrices ou de moins bonnes plaignantes.

"L'idée que les hommes violents sont potentiellement Monsieur Tout-le-monde suscite de très fortes résistances, interrogeant nos croyances sur l'amour, le couple et sur la famille, qu'on nous a présentés comme un lieu protégé des monstres."

"À chaque affaire de violences, quand l'accusé ne semble pas correspondre au profil du monstre, de l'étranger, ou du pauvre, les journalistes et les commentateurs tombent des nues. C'est comme s'ils n'imprimaient pas que la plupart des violences sexistes se déroulent quotidiennement en dehors

des meurtres de joggeuses, des rixes de bars et des attaques de migrants."

"Je crois qu'on ne peut pas comprendre les victimes de violences conjugales sans accepter de reconnaître les ambivalences qui les lient, et nous aussi, aux bons pères de famille."